



Centres de ressources Capitaliser pour transmettre, relation intersubjective ou conceptualisation

La capitalisation est au cœur des pratiques des centres de ressources dont la vocation est de participer à la formalisation des pratiques et des connaissances en vue de les transmettre. C'est en tout cas la « ligne » que nous avons tenue au CR•DSU depuis sa création. Mais cela ne va pas de soi, il convient donc d'affiner et de partager les objectifs et les méthodes, d'interroger leur pertinence. De plus, si capitaliser a un sens premier (accumuler, construire et faire fructifier un capital actif), autant le faire à plusieurs, unir les méthodes et rendre accessibles au plus grand nombre les ressources ainsi élaborées.

C'est pour cette raison que le CR•DSU a choisi de s'inscrire, dès 1994, dans un réseau international d'échange « d'expériences utiles à l'action », le réseau DPH, et de proposer à divers points d'appui régionaux de se former collectivement à ces méthodes. Parallèlement, le CR•DSU a assuré l'alimentation et la gestion d'une base régionale d'expériences (130 en 2000) qui abondent à leur tour la base internationale (7 600 fiches en 2000). Au rythme de deux à trois fois par an, les membres du groupe se sont retrouvés alternant : formations à l'écriture, lecture critique de relevés d'expériences, réflexions sur les processus de transformation de l'expérience en connaissance, sur la capitalisation... Enfin, le développement rapide des centres de ressources sur la politique de la ville depuis 1998 (encadré), nous a logiquement conduit à partager nos acquis et réflexions.

Contribution d'André Bruston, conseiller scientifique auprès de la Déléguée interministérielle à la ville, ancien secrétaire du Plan urbain sur la capitalisation, sur l'appropriation de connaissances et la théorisation de l'action. Une contribution éclairée par une longue expérience en

matière de pilotage de la recherche et d'évaluation des politiques publiques, donc des rapports entre connaissances scientifiques et actions publiques.

« La démarche DPH a à voir avec le renversement du statut de la connaissance ». André Bruston réagit à cette proposition d'un groupe de travail du réseau DPH. Pour lui, on ne peut pas dire qu'aujourd'hui le fait de connaître soit socialement valorisé, on accorde plus d'importance au pragmatisme. En revanche, émerge une forte demande de réflexion sur l'action que l'on conduit, pour faire jouer la réflexivité, pour comprendre comment raisonnent les uns et les autres. On demande volontiers aux acteurs sociaux d'être en position de réflexion, de « prendre conscience », de devenir mobilisables, de devenir même militants dans leur métier. Mais la connaissance elle-même n'a guère de statut, il n'y a pas grand-chose à renverser !

Une association militante aura tendance, à propos de la connaissance, à s'interroger sur ce qui informe le plus : la pensée ou l'action ? Fausse question : les connaissances sont de divers ordres, elles ont une valeur sociale lorsque, produites dans l'activité et l'échange d'expériences, elles font retour sur les processus de production eux-mêmes.

Mais la production de connaissance scientifique, pour sa part, procède d'une démarche de validation spécifique : la communauté scientifique est organisée en fonction des contrôles qu'il lui faut assurer et des consensus qu'elle établit. Eu égard aux conditions de validation, la connaissance produite est le plus souvent très partielle, c'est un petit fragment, qu'il faut réintégrer, pour un non-spécialiste, dans un tout, dans une vision plus générale.

Cela ne veut pas dire que la production scientifique soit extra sociale : la communauté scientifique, tout en produisant de la connaissance, n'est pas exempte de pressions, des médias en particulier. Elle est soumise, comme tout processus de pensée, à des contingences matérielles, à des idéologies, à des pressions sociales.

Nous sommes entrés dans une ère d'interaction permanente entre les développements scientifiques et l'action : du côté des sciences de la nature et des processus industriels, les technologies et l'ingénierie sont à la fois les vecteurs d'exploitation des résultats scientifiques et les nouveaux instruments nécessaires à la recherche scientifique. Du côté des sciences de l'homme et de la société, les politiques publiques s'en inspirent volontiers, et elles fournissent concurremment avec l'initiative sociale leurs terrains d'expérimentation.

La question de la transmission des savoirs entre les différents champs est évidemment cruciale. En dehors des moyens classiques de communication (diffusion de l'information, édition, audiovisuels, etc.), A. Bruston insiste sur l'**importance de la formation** (initiale et continue) **des jeunes professionnels** lorsqu'elle est appuyée sur les travaux de recherche les plus récents. L'armature intellectuelle acquise pendant les études supérieures est le plus souvent décisive, c'est elle qui orientera l'ouverture intellectuelle et le goût des savoirs.

RECONSTRUCTION À PARTIR DE L'EXPÉRIENCE CONCEPTUALISÉE

Une des questions qui intéresse les membres de DPH et les centres de ressources en particulier est celle de la transmission des connaissances. L'information produite est-elle utilisable par d'autres ?

À cela André Bruston répond que l'on peut facilement échanger de la connaissance de manière intersubjective, c'est un des moyens par lequel il y a le moins de perte de sens.

On peut aussi partager un projet de production collective : on essaie alors de comprendre ensemble. Il faut que la démarche reste intersubjective et qu'elle autorise la correction. Elle permet de vérifier dans la rencontre physique que c'est bien ce dont on parle.

Mais l'échange intersubjectif n'est pas toujours possible, notamment lorsque les individus ne sont plus présents sur le terrain de leur action. Dans ce cas, on essaiera d'objectiver la connaissance. Les expériences apparaissent comme ce qui est objectivable : raconter ce qui s'est passé (accumuler). On crée par là un support indépendant de la personne qui le produit, mais le passage d'une situation au statut d'objet, prive la situation de sa réalité et de son intérêt. On a tendance à penser « si je connais l'expérience, je peux agir ». On dispose d'une description aussi objective que possible, on fait comme s'il s'agissait d'une pure dénotation du réel, et ça ne marche pas : pas de connotation directement accessible, sans la relation langagière. Ce pouvoir d'évocation, couplé d'une possibilité de vérification, qui est mobilisé dans le dialogue, fait ici défaut.

Pour que la transmission fonctionne, il faut recréer pour le lecteur les conditions d'une interprétation efficace, en passant par un détour, qui est celui du concept : la connaissance du champ théorique dans lequel il est produit permet au lecteur la **reconstruction conceptuelle de l'objet ou de la situation**. L'appropriation est alors possible même sans rencontre et échange entre les individus, elle passe par une reconstitu-

tion, une reconstruction à partir de l'expérience conceptualisée.

Cette analyse fait écho à la méthode du réseau DPH : « la fiche DPH contient une information sélective et subjective ». En effet DPH revendique la subjectivité dans l'émergence et la mobilisation des connaissances.

À partir de ces constats, quel rôle pour les centres de ressources ? Les centres de ressources ont pour fonction la capitalisation et le transfert d'expériences, mais aussi de faire le lien entre la recherche, les professionnels et les institutions publiques.

Selon André Bruston, le centre de ressources doit être un espace qui permette le temps de la conceptualisation partagée, de la coproduction des notions nécessaires à l'action. Il y a par exemple à réfléchir sur la « mixité », question pour laquelle le discours politique a envahi l'espace. Les centres de ressources doivent permettre le décryptage des discours des différents acteurs impliqués dans une action. Le débat contradictoire vient alors nourrir le débat public. Le centre de ressources doit être un espace de liberté, au sens où il n'appartient à personne.

Toutefois, A. Bruston met en garde contre un phénomène pervers qui consiste à rendre normatif à l'extérieur ce que l'on produit à l'intérieur. ■

André BRUSTON
(Compte rendu réalisé par
M.-C. CERRATO DEBENEDETTI)